

L'ail grésille dans la casserole. Coupé en morceaux, il cuit dans la graisse de canard.

Son odeur sucrée embaume la cuisine et appelle au repas. Je suis dans l'embrasure de la porte en train de siroter mon vin de noix fabrication maison. Je regarde la maîtresse des lieux, Émilie Restiac, remuer avec une spatule de bois l'ail, afin d'éviter qu'il n'accroche, et saupoudrer le tout de farine.

Dès qu'il est devenu fondant et a la couleur du roux voulu, Émilie verse un litre d'eau, produisant un grand nuage de vapeur et un envol de senteurs chaudes et savoureuses.

— Là, tu vois, maintenant, je sale, poivre, ce qu'il faut, et laisse bouillir dix minutes environ.

Je prends note de la remarque. J'ai décidé d'écrire un livre sur les recettes de cuisine des grands-mères périgourdines. Cette résolution prise depuis quelques mois, je collecte ces recettes consciencieusement. Et, par un professionnalisme qui m'honore, par respect pour le lecteur, je suis fermement décidé à goûter à tous les plats que je présenterai dans mon livre. Raison de ma présence aujourd'hui chez Émilie. Je me présente : Antonin Berson, journaliste, euh, enfin correspondant local à *L'Hebdo du Périgord pourpre*.

Cela fait cinq ans, en plus de mon cabinet d'écrivain public, que je travaille pour ce journal diffusé dans l'arrondissement de Bergerac. Cette activité journalistique est en quelque sorte une tradition familiale. Ma grand-mère était correspondante locale de Dorliac pour *L'Hebdo*, le quotidien *Sud-Ouest* et même l'hebdomadaire catholique régional, *Le Courrier français*, un monopole à elle seule, quasiment Vivendi Universal en local. Son travail consistait à faire passer « nos joies » – naissances, baptêmes, réussites aux examens, mariages – et « nos peines » – les décès du village. Pour ces derniers, tous étaient annoncés. Pour les premiers, deux cas de figure : soit la famille concernée faisait partie des « alliés », et dans ce cas elle « passait dans le journal ». Soit ma grand-mère avait de l'animosité à leur encontre, pour diverses raisons sans jamais le reconnaître d'ailleurs. Les coupables devaient alors « le lui faire dire » pour que l'heureux événement soit mentionné.

Elle justifiait cette inégalité flagrante de traitement de différentes manières. La principale était : « De toute façon, ils ne lisent pas le journal, alors... » Une autre était : « Tu te rends compte, ils ne m'ont même pas invitée à la messe », ou, variante, « au vin d'honneur ». L'ultime : « Je l'ai su trop tard, cela ne serait pas passé assez tôt dans le journal. »

Après quelques bonnes et loyales années passées au service d'une certaine conception de la pluralité de la presse, ma grand-mère décida d'arrêter d'être correspondante, et, concomitamment, les journaux souhaitèrent développer leurs pages locales.

Ses arguments pour justifier sa cessation d'activité furent : « Oh ! tu sais, j'en ai assez », ou « Ce n'est plus de mon âge » et puis, « Ils veulent que j'envoie

des photos, maintenant ». Illustrer des articles de photos était manifestement une idée saugrenue pour ma grand-mère. Il faut dire que sa relation avec cet art était très personnelle. Notamment pour sa conception révolutionnaire du cadrage, mais tendance 1793, avec sa propension à couper la tête des sujets photographiés. De plus, l'atmosphère très « hamiltonienne » de ses prises de vue ne semblait pas correspondre aux exigences du photojournalisme.

Tout cela fit que le poste devenu vacant me fut en quelque sorte transmis en héritage.

Après des études universitaires à Bordeaux, qui m'avaient vu fréquenter avec assiduité et plus ou moins de bonheur et de réussite, selon les cas, la faculté de lettres, les bars de la place de la Victoire et les étudiantes bordelaises, j'étais retourné, plein d'usage et raison, vivre à Dorliac pour le reste de mon âge. Là, j'ai ouvert un cabinet d'écrivain public et couvert pour *L'Hebdo* les activités du canton de Dorliac.

En tant qu'écrivain public, j'aide mes concitoyens dans leurs démarches administratives, rédige des doléances diverses, de la documentation publicitaire pour les PME, des discours et panégyriques, CV et même des lettres d'amour permettant à ma fibre romantique de s'épancher.

Ma fonction journalistique, elle, me fait suivre les différents conseils municipaux, les remises de décoration, cérémonies aux monuments aux morts, inaugurations diverses, rencontres sportives, concours de belote, quines et autres manifestations culturelles associatives. Je participe à moult banquets me permettant de faire la connaissance de nombreuses personnes, notamment de cuisinières émérites. Géné-

ralement flattées de l'intérêt, même s'il est uniquement culinaire, que leur porte un jeune célibataire plutôt bien de sa personne, je dois l'avouer, elles acceptent de me faire partager leurs secrets de cuisine.

Pour Émilie, il en va autrement. Je la connais depuis ma naissance. C'est une camarade de classe de ma grand-mère, et leurs liens d'amitié perdurent depuis cette époque. Je l'ai toujours vue ; elle fait partie de mon paysage familial. Et pourtant, malgré cela, malgré une connivence certaine et beaucoup d'affection réciproque, je continue à la vouvoyer.

Je l'aime bien, Émilie. Plus de soixante-dix ans, alerte, coquette avec ses cheveux bleu mamie. C'est une belle femme au visage énergique, aux yeux décidés. Elle a eu plus que son lot de malheurs dans sa vie et les a surmontés de son mieux.

La mort de ses parents, de sa sœur aînée avec laquelle elle faisait tourner l'exploitation agricole, la disparition mystérieuse de sa nièce, tout cela s'était abattu sur elle. Elle avait fléchi, mais toujours réagi.

Aujourd'hui, elle demeure dans sa maison natale, aux Deux-Chênes, là où elle a toujours vécu. Sa retraite agricole, dont la modestie frise l'indécence et l'argent des terres qu'elle doit louer ou vendre participent à sa subsistance. C'est une personnalité aimée à Dorliac. Elle participe à tout au village, aux lotos, aux réunions, aux repas. Elle sillonne le canton pour aller aux assemblées des retraités agricoles au volant de sa Saxo, laquelle résiste miraculeusement à son absence d'intérêt pour la chose mécanique et à sa façon de conduire très personnelle, caractérisée entre autres par ses oublis de passages de vitesses. De plus, sa distraction proverbiale et l'attrait de la discussion avec son passager la font rouler alternativement d'un

côté à l'autre de la route. Le tout sans le moindre accident ou accrochage depuis quarante-cinq ans, laissant penser que les anges gardiens existent et connaissent bien leur métier.

— Alors, Antonin, tu veux que je te donne tous mes secrets ? Mais tu sais, pour le tourin, c'est très simple. Maintenant, je vais mettre un blanc d'œuf dans cette eau. Pendant ce temps..., rends-toi utile, mélange le jaune avec un peu de vinaigre et donne-le-moi.

J'obtempère.

— Paaarfait, mon drôle ! Je vais le mettre dans le bouillon. Tu as fini ton vin de noix ? Alors, à table.

Émilie nous sert la soupe dans des assiettes calottes, dont le motif délicieusement désuet, des fleurs rouges, nous ramène cinquante ans en arrière.

Elle verse le bouillon sur de larges tranches de pain de campagne un peu rassis. Le pain se gorge du liquide, se fait fondant et mêle son goût à celui de l'ail. Le blanc d'œuf forme une masse qu'il faut couper, et le mélange jaune et vinaigre donne une note d'astringence qui relève le tout.

La soupe irradie tout le corps. Le vinaigre (j'ai eu la main un peu lourde) picote même le nez.

— C'est vraiment excellent. Je comprends maintenant pourquoi vous avez gagné le concours de la meilleure soupe de grands-mères.

Émilie, en souriant, laisse glisser le compliment.

— Tu veux écrire un livre ? Ton travail de journaliste à *L'Hebdo du Périgord pourpre* ne te suffit plus ? Pourtant, avec ce qui se passe en ce moment, tu as de quoi écrire !

Effectivement, l'actualité est chaude à Dorliac : il y a eu un MEURTRE !

Un meurtre ! À Dorliac ! On n'avait jamais vu cela.

La semaine dernière dans sa grange, Robert Perrot, une soixantaine d'années, a été tué, la nuit, d'un coup de fusil de chasse. Certes, Robert Perrot n'aurait jamais gagné le prix Nobel de la paix ou même du bon voisinage s'il existait, mais de là à le tuer...

Plus proche voisin et parent d'Émilie, il était l'héritier d'une importante ferme autrefois prospère située à cent cinquante mètres à vol d'oiseau de chez elle.

C'est une grande bâtisse en contrebas d'une cour en forme de U, flanquée de chaque côté par des dépendances qui lui ôtent toute vue sur le voisinage.

La maison est tenue « sans gloire ». Cela fait peu de temps que le tas de fumier ne trône plus dans la cour. La demeure s'élève, massive, avec au rez-de-chaussée la cuisine et les chambres à l'étage. Le toit à quatre pentes en tuiles plates repose sur une frise à double génoise, symbole, à l'époque, avec la grosseur du tas de fumier, de l'opulence des propriétaires. Les volets, fermés depuis toujours, ont oublié la dernière fois où ils ont été peints. Les abords extérieurs sont à l'avenant. Ils respirent l'abandon, le laisser-aller.

L'herbe gagne peu à peu une cour intérieure qu'aucun massif floral n'éclaire. Parmi les critères qui avaient présidé à l'éducation de Robert Perrot, l'esthétique n'était certes pas le plus prépondérant.

Les dépendances n'abritent plus d'animaux, mais l'outillage agricole délaissé et la voiture de Robert Perrot. Les vaches, gage donné à la modernité, sont reléguées dans une grange stabulation libre du plus pur style opérationnel : armature d'acier, murs en parpaings et toit en plaques de fibrociments. Robert Perrot l'avait bâtie quand son exploitation était en pleine activité. Depuis la retraite, elle n'abrite plus qu'une dizaine d'animaux qui y ont désormais toutes

leurs aises. La tempête de 1999 avait arraché des plaques sur le toit que Robert n'avait jamais remplacées. Depuis, l'eau s'infiltré et suinte le long des murs.

Le désintérêt manifeste de Robert pour ce bâtiment, depuis sa retraite, fait qu'il tombe en décrépitude et apparaît de plus en plus comme une verrue dans un hameau constitué de maisons bourgeoises des dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Robert entretenait des rapports ambigus avec sa propriété. Il fit fructifier les terres et négligea des murs, comme s'il avait du ressentiment vis-à-vis d'eux.

Après la mort de son père et de sa grand-mère, voici des années, il vécut seul. Il employait une femme de ménage, Suzanne Descoin, qui s'occupait succinctement du ménage de la maison, de la cuisine et, au dire de beaucoup, d'un certain nombre d'autres besoins naturels. Cette situation durait depuis de nombreuses années, à la satisfaction de Robert, Suzanne et apparemment de son mari puisqu'il n'y trouvait rien à redire. Depuis peu, son frère Raoul, plus jeune, l'avait rejoint. Raoul, fâché avec sa famille, avait quitté le pays pour s'engager dans l'armée. Il était revenu voici deux ans, alcoolique, irascible et malade du cœur, vivre avec son frère.

La cohabitation n'était pas sans heurts. Les contentieux anciens resurgissaient parfois en s'agrégeant à de nouveaux, à propos de Suzanne, par exemple.

Malgré cela, la vie s'égrenait presque tranquillement chez les Perrot, rythmée par les saisons.

Les mois d'hiver, Robert allait tuer le cochon dans beaucoup de maisons du village. Cela lui assurait, outre des kilomètres de boudin, la certitude d'être élu au conseil municipal, les gens ayant peur qu'il arrête son office s'il était battu. Le reste de l'année, il s'oc-

cupait des quelques vaches qu'il élevait sur les terres qu'il gardait en nom propre, ayant dû louer les autres pour toucher sa retraite.

Cette activité lui laissait du temps pour « camper » de-ci de-là, comme on dit chez nous, coucher avec quelques femmes du village et des alentours et essayer de négocier tout ce qui peut être (ou pas) négociable. Bref, Robert Perrot était plus craint qu'estimé, et quelqu'un avait jugé que cette vie, loin d'être exempte de tous reproches, devait cesser.

— Ah ! Émilie, attendez vendredi et la sortie de *L'Hebdo*, je couvre l'affaire, dis-je plutôt pompeusement. Je sais que la gendarmerie dans son enquête a déterminé qu'il avait été tué par un coup de fusil de chasse, d'un modèle assez ancien.

— Dis donc, c'était peut-être un cambrioleur qu'il a surpris.

— C'est possible, mais il n'y avait rien à voler dans la dépendance ; il n'y avait pas de trace de lutte. Il devait avoir rendez-vous avec son agresseur, car il n'avait pas de raison de se trouver dans la grange à cette heure de la nuit. Et Robert n'avait pas son fusil.

— C'était un chasseur. Il l'avait toujours avec lui, même en dehors de la période de chasse, d'ailleurs. Il voulait toujours être prêt à tirer un coup, ajoute Émilie presque méchamment.

— Hum, Émilie. En plus, pour conforter la thèse que Robert connaissait son assassin, c'est qu'il n'avait pas amené son chien pour aller dans la grange. S'il avait pensé qu'il s'agissait d'un rôdeur, il aurait lâché Arthemon.

Ce corniaud, mélange incertain de braque et de berger allemand, est, comme souvent, à l'image de son maître, coureur, agressif et impressionnant.

Il accompagnait Robert partout sans laisse ni collier et n'obéissait qu'à lui.

Il avait sailli toutes les chiennes du hameau et au-delà. Robert, intérieurement fier des exploits de procréateur de sa bestiole, se refusait à l'enfermer, se créant d'autres inimitiés.

— Tu sais que son chien vient quasiment tous les jours chier à l'angle de ma cour ? À croire qu'il l'avait dressé exprès. J'ai beau le chasser, il revient toujours, surtout en ce moment où Fifine a ses chaleurs, s'énerve Émilie.

Je regarde, mi-compatissant, mi-amusé, Fifine, teckel obèse aux poils roux, en songeant qu'effectivement Arthemon n'est peut-être pas un bon parti pour elle.

Je reprends :

— Arthemon a été retrouvé enfermé dans la cuisine. Donc, Robert connaissait son agresseur qui lui avait demandé de venir seul

— Et son incapable de frère, il n'a rien entendu ?

Émilie est une personne charmante, mais il arrive qu'elle ait la dent dure vis-à-vis de certaines personnes...

— Il prétend qu'il n'était pas là. Il était à Bordeaux pour affaires.

— Tu parles ! Des affaires au goût de bidet, blondes en minijupe sur les quais...

Émilie n'est pas très... politiquement correcte.

— Vous êtes bien renseignée sur certains aspects de la vie bordelaise, Émilie, dis-je en la taquinant.

— Antonin ! me gronde-t-elle. C'est toi qui m'as montré cet aspect de la vie, comme tu dis, la dernière fois que tu m'as amenée à Bordeaux pour mes examens à l'hôpital Pellegrin.

— Ah oui, c'est vrai, mais c'était à but sociologique et pédagogique et parce qu'on m'en avait parlé à moi aussi.

— Bien sûr, Antonin, un beau garçon comme toi n'a pas besoin de payer. D'ailleurs quand va-t-on à noce, que je te fasse la jonchée, et tes amis, le tourin puisque tu l'apprécies tant ?

— Euh, on peut reparler du meurtre, plutôt ? C'est plus d'actualité.

— Comme tu veux, mais, tu sais, le temps passe et cela nous ferait tellement plaisir, à ta grand-mère et à moi, de te voir marié.

Je n'en doute pas une seule seconde. Mais, me concernant, ce plaisir n'est pas partagé. J'ai une vie de célibataire qui me convient très bien. Je vis seul sans femme, ni enfant ni chien.

Rien.

Tranquille.

Attention, je suis loin d'être misanthrope. Au contraire, j'ai beaucoup d'amis et je suis d'un naturel agréable. D'ailleurs, je ne vis pas tout à fait seul : j'ai recueilli une chatte, Mondette, baptisée ainsi, parce qu'elle fait régulièrement ses besoins sur les exemplaires du *Monde* qui traînent chez moi et de préférence dans les pages « horizons-débats ».

Elle a le choix pourtant, car des journaux en général et des quotidiens en particulier, il y en a pléthore à la maison. Mondette pourrait, par exemple, choisir les pages d'annonces légales de *L'Hebdo du Périgord pourpre* et salir les changements de statut des sociétés ou les avis de cessation d'activité.

Je dois lui reconnaître le tact d'éviter les pages où sont publiés mes articles. J'ai du respect pour la liberté d'opinion, pour la critique, mais j'avoue que

je serais un peu vexé si elle choisissait mes brillants comptes rendus des réunions du syndicat communal des ordures ménagères. Même si, m'objectera-t-on avec facilité, le thème traité ne peut que s'y prêter. D'autres titres pourraient susciter ses pulsions.

Elle pourrait s'exprimer dans *L'Équipe* : de larges pages, des photos de footballeurs, cela pourrait l'inspirer.

Non.

Elle choisit *Le Monde*.

Émet-elle une opinion politique ? Est-ce un défi à mon égard, car, moi, j'aime bien lire ces pages et dois me dépêcher de le faire avant elle ? Les deux ? Cette idée d'une conscience politique aiguë en révolte, ou d'une crise d'adolescence chez ma chatte, alimente les débats lors des soirées entre copains. Enfin, surtout après la deuxième bouteille de manzana.

Hormis cela, son caractère indépendant, ses allées et venues à son gré correspondent à mes habitudes et font que notre cohabitation se déroule à merveille. Je la nourris exclusivement de croquettes de marque. Elle ne supporte pas les autres ; sa rébellion a des limites. Elle, de son côté, chasse les souris et ronronne sur mes genoux.

Certes, il arrive que des soirs de spleen, l'hiver, quand mon âme résonne sans écho, quand je m'interroge sur le sens à donner à ma vie, quand le feu de cheminée peine à me réchauffer, quand Mondette n'est pas là et que la vaisselle et le repassage, que ma grand-mère ne veut pas toujours faire, s'amoncellent, il arrive que je me dise qu'il serait temps que je fonde un foyer. Mais avec qui ? Patricia, la comptable de *L'Hebdo*, avec son intelligence, son ouverture d'esprit, son humour, sa blondeur et ses mensurations, ferait une candidate